

8

LE
PAYSAN PICARD,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

K.
PAR MM. BRAZIER ET LÉON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE
DE LA GAITÉ, LE 17 AOUT 1822.

SECONDE EDITION.



PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Boulevard Saint - Martin , N^o. 18.

1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. GERCOUR, ancien négociant . M. LEQUIEN.
ÉLISA, sa fille M^{lle}. GOUGIBUS.
ERNEST, neveu de Gercour, fat
ridicule. M. THEODORE.
SAINT-LEON, capitaine de hussards
amant d'Elisa M. FRANCISQUE.
MARTON, femme de chambre
d'Elisa. M^{me}. ADOLPHE.
FRONTIN, valet d'Ernest M. PARENT.

*La scène se passe dans la maison de campagne de M. Gercour,
à douze lieues de Paris.*



A V I S.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces.

QUOY.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE N^o. 4.

LE PAYSAN PICARD,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

*Le théâtre représente un joli salon , le fond ouvre sur un jardin ;
une sortie de chaque côté , plus rapprochée de l'avant-scène ;
sur la droite du spectateur , une porte : en face une cheminée
ou une console , sur laquelle est une pendule.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, MARTON.

MARTON.

Non , non , cent fois non : laisse-moi tranquille avec ton M. Ernest ; nous ne voulons plus en entendre parler ; c'est un fat, c'est un sot , c'est un présomptueux.

FRONTIN.

Mais réfléchis donc que s'il n'épouse pas ta jeune maîtresse , voilà notre mariage remis aux calendes grecques ?

MARTON.

Le grand malheur ! est-ce que tu es pressé ?

FRONTIN.

Peux-tu me le demander ?

MARTON.

Eh ! bien , moi , je ne le suis pas.

FRONTIN.

Je ferais pourtant un bon mari.

MARTON.

Oui , parlons-en : paresseux , jaloux , et ivrogne par-dessus le marché.

FRONTIN.

Ah ! Marton !

MARTON.

Tous les défauts , et pas une qualité.

FRONTIN.

Ah ! Marton !

MARTON.

Quand tu diras : ah ! Marton !... je mens peut-être ?

Air : *Vaudeville de l'Etude.*

On dit dans toutes les guinguettes,
Qu'oubliant parfois ton amour,
On te voit vider en goguettes,
Trente bouteilles dans un jour.

FRONTIN, *souriant.*

Trente bouteilles ! quelle histoire !

MARTON, *avec malice.*

Ce n'est peut-être qu'un faux bruit ;
J'ai l'habitude de ne croire
Que la moitié de ce qu'on dit.

FRONTIN.

Dis donc, Marton... comme c'est singulier...

Même air.

On dit partout dans le village,
Que l'on doute encor de ton choix,
Et qu'ici tu reçois l'hommage,
De trente galans à la fois.

MARTON, *souriant.*

Trente galans !... ah ! quelle histoire !

FRONTIN, *avec malice.*

Ce n'est peut-être qu'un faux bruit,
J'ai l'habitude de ne croire
Que la moitié de ce qu'on dit.

Revenons à M. Ernest : il passe pourtant pour un jeune homme du meilleur ton ; courant après toutes les modes...

MARTON.

Oui , et n'attrapant jamais que la plus ricicule.

FRONTIN.

Il fait les délices de toutes les sociétés ; il est l'âme de toutes les fêtes : pas un bal où il ne soit invité , recherché.

Air : *Vaudeville des timites.*

De sa grâce l'on est surpris,
C'est un danseur par excellence ;
Il est cité dans tout Paris
Pour la walse et la contredanse.

MARTON.

C'est pour cela qu'il fait pitié,
Et n'a pas fait notre conquête ;
Qui s'occupe tant de son pié,
Ne doit rien avoir dans la tête.

D'ailleurs, orphelin depuis long-temps, M. Ernest a presque entièrement dissipé sa fortune ; il attend tout des bontés de son oncle ; et tu sais que M. Gercour a l'intention de lui faire épouser une veuve riche, ce qui le mettrait à même de réparer ses nombreuses sottises.

FRONTIN.

Je sais qu'il a été question de ce mariage ; mais s'il en était ainsi, pourquoi l'oncle de mon maître l'aurait-il fait venir dans cette campagne ?

MARTON.

Pourquoi ?... afin de le faire échapper aux poursuites de ses créanciers, et de l'empêcher de faire de nouvelles folies.

FRONTIN.

Crois-tu que ta maîtresse sera plus heureuse en prenant un époux qui va arriver de je ne sais où, et qu'elle n'a jamais vu ?

MARTON.

Elle courra du moins la chance ; l'hymen est une loterie où les bons numéros ne sortent pas toujours.

(On entend sonner.)

FRONTIN.

On sonne... c'est ta maîtresse, je te laisse... au revoir, ma toute gentille.

MARTON, avec indifférence.

Au revoir, au revoir.

FRONTIN.

Tu m'aimes toujours ?

MARTON.

Je crois bien.

FRONTIN.

Tu penseras à moi ?

MARTON.

Oui, oui, si j'ai le temps.

FRONTIN.

Elle est charmante !

(Il sort.)

SCÈNE II.

ELISA, MARTON.

ÉLISA.

C'est toi, Marton ! que fais-tu donc là depuis le temps que je sonne ? n'est-ce pas le valet d'Ernest qui sort d'ici ?

MARTON.

Oui , mademoiselle ; c'est Frontin.

ÉLISA.

Je gage qu'il te parlait encore de mon cousin.

MARTON.

Il est vrai : nous causions de lui... je lui disais que vous ne l'aimiez pas ; et que jamais il ne serait votre mari.

ÉLISA.

Ce n'est pas l'amour que mon cousin Ernest a pour moi qui m'inquiète ; je suis bien sûre que mon père ne consentirait jamais à notre union ; mais j'ai d'autres sujets de crainte.

MARTON.

Expliquez-vous.

ÉLISA.

As-tu oublié les intentions de mon père ? ignores-tu qu'il a promis ma main à un des fils de monsieur Florimont, et que d'un moment à l'autre, un mariage...

MARTON, *riant*.

Ah ! ah ! ah !

ÉLISA.

Quoi , tu ris !...

MARTON.

Sans doute.

Air : Boira qui voudra larivette.

Quand au printemps de son âge ,

Fillette prend un époux ,

Elle craint le mariage ,

Qui plus tard lui paraît doux .

Elle tremble , elle pleure

A toute heure ,

Que de grands mots !

Que de sanglots !

On voudrait calmer son noir chagrin :

C'est en vain ,

Dieu d'hymen

(7)

L'effarouche ;
Quel malheur !
Dit tout haut sa bouche ;
Quel bonheur !
Dit tout bas son cœur.

Mais ce fils de monsieur Florimont que vous devez épouser est peut-être aimable.

ÉLISA.

Aimable ou non , je ne puis l'aimer.

MARTON.

Vous en aimez donc un autre ?

ÉLISA , *ingenuement.*

Oui , Marton.

MARTON.

Il fallait donc nous dire ça ; je ne pouvais pas le deviner. Sans doute que celui que vous aimez appartient à une famille respectable ?

ÉLISA.

Je ne le connais pas.

MARTON.

Se pourrait-il !... serait-ce par hasard ce jeune homme dont vous m'avez parlé , et que vous avez vu dans un bal où votre père vous conduisit chez madame de Forlis.

ÉLISA.

Précisément : il m'adressa quelques paroles auxquelles je répondis en rougissant : mais ses manières étaient si décentes, sa voix si douce , que j'éprouvai bientôt un charme secret à l'entendre. Le jour parut ; il fallut me retirer ; mais en me rappelant l'indifférence avec laquelle j'étais entrée dans cette maison , et pensant à la peine que je ressentais à la quitter , il me fut impossible de m'abuser sur le sentiment que cet inconnu m'avoit inspiré... crois-tu que ce soit de l'amour ?

MARTON.

Oui , oui.. c'est de l'amour et du bien conditionné.. allez , je m'y connais .. et vous n'avez jamais depuis revu ce jeune homme ?

ÉLISA.

Jamais.

MARTON.

Savez-vous son nom , son état ?

ÉLISA.

J'ai entendu qu'on l'appelait Saint-Léon , et qu'il était capitaine de hussards.

MARTON.

Capitaine de hussards ! ah ! mademoiselle, prenez-y garde :
c'est de la troupe légère.

Air : *Dis-moi , t'en souviens-tu ?*

De par l'hymen , si mère de famille,
Selon mes vœux captivant le hasard,
Je dois un jour disposer d'une fille,
Pour son époux , je craindrais un hussard.
Soldat français , quand la gloire l'appelle ,
Vole braver le trépas qui l'attend...
Son étendard le voit toujours fidèle...
Sa femme , hélas ! n'en peut pas dire autant.

ÉLISA.

Même air :

Le chevalier qui sert bien sa patrie ,
Bien plus qu'un fat a des droits sur mon cœur ;
Le souvenir d'une épouse chérie ,
Dans les combats anime sa valeur.
Après avoir enchaîné la victoire ,
Près de sa femme , il revient triomphant ;
Pour sa rivale , elle n'a que la gloire...
Combien hélas ! n'en peuvent dire autant !

MARTON.

Mademoiselle, j'entends votre cousin Ernest.

ÉLISA.

Un seul moyen me reste ; je verrai ce M. Florimont
qu'on me destine , je lui ouvrirai mon cœur , et si le sien est
délicat , après un pareil aveu , il sera le premier à rendre à
mon père sa parole .

SCÈNE III.

ERNEST , ELISA , MARTON.

ERNEST , *arrive en chantant.*

RONDEAU.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
J'en ris de bon cœur !
Charmant , charmant , parole d'honneur !
Adorable !
Adorable !

(9)

Admirable!

Impayable!

Je viens vous en complimenter,

Vous ne pourrez lui résister.

Ah ! quel trésor pour une belle !

Quelle tournure ! il est sans prix.

À nos élégans de Paris,

Il pourrait servir de modèle.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(bis.)

ÉLISA.

Quelle gaité , mon cousin.

MARTON.

Mettez-nous dans le secret , nous rirons peut-être aussi.

ERNEST.

Non , c'est qu'il est impossible de ne pas rire... ah ! ah !...
je l'ai vu.

MARTON.

Qui ?

ERNEST.

Lui.

MARTON.

Qui lui ?

ERNEST.

Le prétendu de ma cousine.

ÉLISA , à part.

Ciel !

ERNEST.

Il est délicieux !.. parole d'honneur !.. on courrait tout le département pour trouver son semblable. Ma cousine , je vous en fais mon compliment ; vous aurez là un joli petit mari ! Votre père est allé au-devant de lui jusqu'à la grille du parc pour l'aider à descendre...

MARTON.

De voiture ?

ERNEST.

Non , de cariole... d'osier encore... Est-il farce ! est-il farce ! On n'a pas d'idée de ça.

Air : Dans cette maison à quinze ans.

Il a de vingt à vingt-cinq ans ,

Je ne vous dirai pas au juste ;

Il a de nos gros paysans ,

Le pas lourd , la taille robuste.

Le Pasyan Picard.

2

Comme un piquet il est planté,
Et sitôt qu'il veut faire un geste,
Il a la tête de côté,
Les bras pendans, l'air ébété...

MARTON.

Daignez épargner le reste.

ÉLISA, à Marton.

Ah! Marton, serait-il possible que mon père eût pensé ..

MARTON.

Ne nous désespérons pas d'avance : voyons l'individu.

ERNEST.

Tenez, je crois l'entendre... précisément, c'est votre père
qui l'amène ici... Quelle entrée triomphante cela va faire! il
faut que je me place pour le voir passer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINT-LÉON, GERCOUR, Do-
mestiques.

(*Saint-Léon est costumé simplement comme le fils d'un bon
fermier, une redingotte boutonnée jusqu'en haut, une perruque
plate, une chapeau rond, des guêtres, une cravate de couleur ;
il affecte l'accent picard.*)

SAINT-LÉON.

Air : *J'arrivons de not' village.*

J'arrivons de not' village,
Pour présenter not' hommage,
A celle dont je doi
R'cevoir la foi,

Par un doux mariage;

J'arrivons pour ça :

Me v'là, me v'là, me v'là.

(*Il prend une chaise et s'assied.*)

Ben des pardons,

Si j' m'asseyons.

MARTON, à Elisa.

Il agit sans cérémonie.

SAINT-LÉON.

C'est qu' j'ons été

Tant cahoté.

GERCOUR, *le poussant.*

Saluez-donc la compagnie.

SAINT-LÉON, *se levant brusquement.*

Ah! pardon... excuse, c'est que voyez-vous.

Reprise de l'air.

J'arrivons de not' village,
Pour présenter not' hommage,
A celle dont je doi
R'cevoir la foi,
Par un doux mariage
J'arrivons pour ça ;
Me v'la, me v'la, me v'la.

ERNEST, *à part.*

Voilà une bonne figure de mari. (*Bas à Frontin.*) J'ai envie de le laisser épouser ; la petite deviendrait folle de moi après.

GERCOUR.

Allons, mon cher, voilà mon Elisa.

SAINT-LÉON, *la regardant.*

Elle est tout d' même belle fille.

ÉLISA, *à Marton.*

Je n'ose pas le regarder.

MARTON, *à Elisa.*

Vous faites bien... Dieu ! qu'il est pataud.

SAINT-LÉON.

Monsieur Gercour, faudra faire fouiller la cariole ; il y a des provisions dedans.

Air : A la papa.

J'vous apportons deux gâteaux,
De la façon d'ina grand mère ;
Mon cousin le grand Duclos,
Vous fait présent d' six perdreaux,
Et d' quat' lap'reaux ;
Y a zun dindon là,
De la part de mon frère...
Et puis, quoi donc?... ah !
La lettre que voilà,
De mon papa.

ERNEST, *à part vivement.*

Son papa ! pauvre enfant !

GERCOUR, *à part.*

Il a l'air simple ; je suis sûr que ce sera un bon mari, comme je l'ai été.

SAINT-LÉON.

Mon papa avait d'abord pensé à marier mon frère l'officier.

MARTON, *à part.*

Un officier, passe encore !

SAINT-LÉON.

Mais dame , ce frère-là n'était pas resté toujours comme moi à la ferme , il avait couru le monde; il avait été à Paris .. et à Paris, voyez-vous, il y a des demoiselles qui vous jettent un sort, qui ont des talismans dans les yeux... ça vous prend un homme au cœur, ni plus ni moins qu'un crampon, qui n'y a plus moyen de respirer. (*Il regarde Elisa, recule vivement et marche sur le pied d'Ernest.*) Mam'selle serait-elle de ces demoiselles-là ?

ERNEST , *se reculant , et marchant sur le pied de Frontin.*
Diable du butor !

FRONTIN , *boitant.*
Peste soit du ricochet !

GERCOUR.
Ainsi , c'est vous qui vous nommez . . .

SAINT-LÉON.
Eustache Florimont.

MARTON , *à part.*
Eustache ! . . . voilà qui gâte tout.

ERNEST ET FRONTIN.
Eustache !

GERCOUR , *à Saint-Léon.*
C'est vous qui avez succédé à votre père , et qui dirigez la ferme ?

SAINT-LÉON.
Oui , monsieur , et je m'en faisons honneur.

Air : Vaudeville de la Somnambule.
J'avions chacun not' caractère ;
Quand il fallut prendre un métier ,
Mon frère se fit militaire ,
Et moi je me suis fait fermier. (*bis.*)
Quoiqu' pour la Franc' je donnerais ma vie ,
Au labourag' je m' livre avec plaisir ;
S'il faut des bras pour défendr' la patrie ,
Il faut aussi des bras pour la nourrir.

ERNEST , *à part.*
Pas mal , pour un paysan de campagne.

GERCOUR.
Monsieur , Elisa ne peut qu'être honorée de voire choix ; le fils d'un fermier et la fille d'un négociant vont très-bien ensemble.

SAINT-LÉON.
C'est juste.

GERCOUR, *montrant Elisa.*

Vous ne dites rien à votre prétendue?... je conçois... la timidité.

SAINT-LÉON.

Ce n'est pas la timidité... c'est que j' n'osons pas, et v'là tout... Vous n'avez pas d'idée comme je suis bête auprès des femmes.

MARTON, *à part.*

L'innocent !

GERCOUR.

Permettez-moi, mon cher gendre, de vous présenter Ernest Gercour ; c'est un parent, un ami de la maison.

SAINT-LÉON.

Touchez-là, monsieur; les amis de nos amis sont nos amis. *(Il lui prend la main et la lui serre fortement.)*

ERNEST, *à part.*

Voilà un manant qui a le poignet fort et le pied lourd.

SAINT-LÉON, *regardant Elisa.*

Quoi! il serait possible que je devienne le mari de mademoiselle? j'en serais content tout de même.

GERCOUR.

Ce n'est pas pour flatter mon Elisa, mais elle a des talens, et ce qui vaut mieux encore, un bon cœur.

SAINT-LÉON.

Vous ne me l'auriez pas dit que je l'aurions deviné tout de même.

Air : Jeunes beautés au regard tendre.

Tout me prévient pour votre fille ;
Son maintien annonç' la candeur ;
Son allure est vive et gentille,
Et son regard plein de douceur.
Sans crainte j' la prendrais pour femme,
Ben sûr qu'all' me rendrait heureux ;
Les yeux sont le miroir de l'âme,
Et mam'selle a d' ben jolis yeux.

ÉLISA, *à Marton.*

Il parle mieux que tout-à-l'heure.

MARTON, *à Elisa.*

Jevoudrais voir cet homme-là en bussard.

GERCOURT.

Ah çà! mon cher Florimont, vous êtes fatigué... vous avez peut-être besoin d'être seul un moment. Je vous prie d'agir avec moi sans cérémonie. Je suis un homme tous frond, je vous en prévient.

SAINT-LÉON

Je n'ai qu'une lettre à écrire... quelques ordres à donner pour la ferme... ensuite je serai tout à vous.

ERNEST, à *Frontin*.

Toi, tu vas surveiller le prétendu, et me rendre compte de tout ce que tu verras.

GERCOUR, à *Ernest*.

Ernest, si vous preniez votre fusil, vous tâcheriez de nous tuer quelques pièces de gibier... le gibier fait boire, et nous trinquerons aux futurs époux.

SAINT-LÉON.

C'est ça... et de tout mon cœur... allez, je suis fort pour trinquer.

GERCOURT.

Eh bien! Elisa, tu ne réponds pas?

ELISA, *les yeux baissés*.

Moi, mon père!... je ferai tout ce que vous voudrez.

ERNEST, à *part*.

Elle a bon cœur, la petite cousine.

MARTON, à *part*.

Oui, trinquez donc avec un petit mari comme ça.

GERCOUR, à *Ernest*.

Vous m'avez entendu?

ERNEST,

Mais, mon oncle...

GERCOUR.

Paix, monsieur!.. et si vous n'allez de suite chercher deux chiens à la meute, je lâche sur vous celle de vos créanciers.

ERNEST, *vivement*.

Vous voulez donc me faire dévorer, mon oncle?

GERCOUR.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Mon ami, ne vous gênez guère,
Faites ici selon vos goûts;
Comme je suis votre beau-père,
Agissez-en comme chez vous.

ERNEST, à *Frontin*.

Il a bien l'air de son village,
Dieu! quel ton rustre et campagnard!

MARTON, à *Elisa*.

Mademoiselle, quel dommage,
Que ce ne soit pas un hussard! (bis.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

GERCOUR.

Mon ami, ne vous gênez guère, etc.

SAINT-LÉON.

Non, je ne me gênerai guère,
Ici, je vais suivre mes goûts ;
Puisque je suis chez mon beau-père,
Je vais agir comme chez nous.

ÉLISA ET MARTON.

Monsieur ne se gênera guère,
Il agira selon ses goûts ;
Comme il se croit chez son beau-père,
Il sera sans façons chez nous.

ERNEST, à *Frontin*.

Il faut montrer dans cette affaire,
Beaucoup de prudence entre nous ;
Surveille tout avec mystère,
Ou crains l'effet de mon courroux !

FRONTIN, à *Ernest*.

Monsieur, je vais dans cette affaire,
Déployer mon zèle pour vous ;
Et surveiller avec mystère,
Ce qui se passe autour de nous.

(*Marton et Elisa sortent à droite ; Ernest et Frontin à gauche ; et Gercourt par le fond. A peine les personnages sont-ils sortis ; que Saint-Léon qui est entré dans l'appartement à droite du spectateur, entr'ouvre la porte, regarde s'il est seul, et rentre en scène*).

SCÈNE V.SAINT-LÉON, *seul*.

Ah ! respirons ! (*Il ouvre sa redingotte ; on voit son gilet d'uniforme*). Ce costume commence à me gêner... un officier de hussards en paysan picard... Un mot d'Elisa, et je me fais connaître... elle n'aime pas son cousin, j'en suis sûr... Singulière destinée ! en quittant ce bal où, pour la première fois, j'avais éprouvé un amour véritable, je trouve un ordre qui me rappelle à mon régiment : je pars ; deux ans s'écoulent, et j'aime encore.. moi qui n'avais jamais aimé que huit jours !.. je vois que cela est sérieux, que je suis devenu sage, et que je suis digne d'être mari. Je cours porter cette bonne nouvelle à mon père ; il avait fait un choix ; je refuse d'abord ; mais nous nous expliquons. La jeune personne qu'il me destine ;

c'est Elisa elle-même. Je suis au comble de la joie !... une réflexion la trouble... peut-être son cœur s'est-il donné à un autre. Je ne veux rien devoir à l'obéissance... je propose à mon père de me présenter sous le nom et les habits de mon frère ; il y consent ; mais à condition que je ne garderai ce déguisement que deux heures : je le lui promets .. une heure déjà est écoulée ; c'est à moi à bien employer celle qui me reste. Ah ! si j'en crois mes pressentimens , avant la fin du jour , je serai le plus heureux des hommes.

Air : *Et les devoirs de la Chevalerie.*

Un sentiment tel que le nôtre ,
Avec le temps doit s'être ranimé ;
L'amour nous a faits l'un pour l'autre ;
J'aime Éliisa , donc j'en dois être aimé.
Ce Dieu malin , qui sur nous s'évertue ,
Connait les cœurs dont il forge les fers ;
Et quoiqu'il porte un bandeau sur la vue ,
Je parierais qu'il voit jour à travers.

L'amour a fait mainte métamorphose ;
Il a changé plus d'un pâtre en guerrier ;
Aujourd'hui pour la même cause ,
De hussard il m'a fait fermier.
Dans le combat puisque l'amour m'appelle ,
De cette lutte , il faut sortir vainqueur ;
Soyons fermier pour éprouver ma belle ,
Soyons soldat pour disputer son cœur.

Voilà le cousin Ernest... c'est un fat... à mon rôle...
(*Il croise sa redingotte.*) J'ai envie de lui donner une petite leçon.

SCÈNE VI.

SAINT-LEON, ERNEST *dans le fond.*

ERNEST , *à part.*

Voilà notre paysan ; nous allons rire.

SAINT-LÉON *chante naïvement en se dandinant.*

Air : *Ronde des Moissonneurs.*

J' suis amoureux d' la gross' Babet , (*bis.*)
Qu'est la fin' fleur de not' pays ; (*bis.*)
Elle a de beaux yeux noirs ,

De jolis cheveux blonds,
Et de superbes dents;
C'est pas pour la vanter,
Mais on irait ben loin,
Sans voir un' fill' comm' ça.

(*Il danse sur la ritournelle.*)

ERNEST, *à part en le lorgnant.*
Superbe!... superbe!

SAINT-LÉON.

2^{m^e}. Couplet.

Oui, ma fine on irait ben loin,
Avant d' trouver un' fille comm' ça; (*bis.*)
C'est qu'all' n' plaisante jamais,
Sur l' chapitre d' l'honneur,
Ni de la probité...
L' jour que s'rons son mari,
J' s'rai l'hom'm' le plus heureux,
Qu'on aura jamais vu.

(*Il danse sur la ritournelle et va tomber sur Ernest.*)

ERNEST, *se montrant.*

Bravo! bravo, mon cher; comment donc! vous chantez comme un ange. Ce palois-là a une grâce infinie, et je suis persuadé que vous feriez un effet du diable dans un concert d'amateurs.

SAINT-LÉON.

Ah! c'est une chanson de village tout bonnement.

ERNEST.

Oui, tout bêtement, comme vous dites.

SAINT-LÉON, *à part.*

Ah! nous sommes insolent...

ERNEST.

Vous devriez faire votre cour à ma cousine avec une de ces chansons-là... je suis sûr que cela l'amuserait.

SAINT-LÉON.

Vous croyez? oh! je lui en chanterai ben d'autres; je joue aussi du violon.

ERNEST, *riant.*

Bon, du violon! vous voulez dire de la cornemuse, du cornet à bouquin.

SAINT-LÉON.

Oh! que non... allez, vous verrez...

Le Paysan Picard.

Air : *De la Meunière.*

Pour jouer du violon, oui-dà,
N' faut pas qu'on m'amorce ;
Je vous jouerai la catacoua
Sans m' donner d'entorse ;
Quoique ce soit pour m'amuser,
Et que j' n'ai, pas l' temps d' m'exercer ;
Mon cousin, j' suis d' force,
A vous faire danser.

ERNEST.

Cousin! . . . défaites-vous donc de ce mot-là . . . D'abord, nous ne sommes pas cousins, mon cher, et puis, cousin! cela est de mauvais ton.

SAINT-LÉON.

Mais puisque j'épousons vot' cousine . . .

ERNEST.

Ah! j'épousons . . . qui vous a dit que vous l'épousiez ?

SAINT-LÉON.

Dame, puisqu'on m'a fait venir, j'imagine que ce n'est pas pour rien.

ERNEST, *d'un ton pédant.*

D'abord, je vous déclare que vous n'épouserez pas ma cousine Elisa.

SAINT-LÉON.

A cause ?

ERNEST, *le contrefaisant.*

A cause ? . . . à cause que je m'y oppose ; voilà la cause.

SAINT-LÉON.

Diable ! vous ne voulez pas ?

ERNEST.

Non, je ne veux pas.

SAINT-LÉON.

Ah !

ERNEST.

Cette jeune personne a de beaux yeux, cent mille francs en mariage . . . je connais un jeune homme . . . joli homme, à qui ces beaux yeux, ces cent mille francs conviennent, et qui l'épousera.

SAINT-LÉON.

Ah ! je sais ben on m'a parlé de ça. Vous avez un frère . . .

ERNEST, *à part et haussant les épaules.*
Je suis fils unique!

SAINT-LÉON.

C'est un petit maître, un fat, un suffisant, criblé de dettes, qui croit sa cousine amoureuse de lui, parce qu'il a daigné jeter sur elle un regard protecteur, et qu'il espère lui manger son bien; mais je vous déclare (*prenant le ton d'Ernest*). que je m'y oppose.

ERNEST.

A cause?

SAINT-LÉON, *le contrefaisant.*

A cause que je m'y oppose, voilà la cause.

ERNEST, *à part.*

Il faut que j'essaye de me fâcher.

SAINT-LÉON.

N'allez pas dire ça à votre frère.

ERNEST, *élevant la voix.*

Je n'ai pas de frère, monsieur.

SAINT-LÉON.

Tiens, c'est donc de vous que j'ai dit tout ça... Cela est risible.

ERNEST.

Monsieur, cela finira plus sérieusement que vous ne le pensez, et vous me ferez raison de vos propos, monsieur.

SAINT-LÉON.

Faire raison... ça ne veut-il pas dire se battre? pardine, cousin, vous me faites bien plaisir. Si vous n'avez pas de frère, j'en ai un, moi, qui est capitaine dans les hussards; quand il venait à la ferme, il me donnait des leçons d'armes; il sera enchanté quand il saura que j'ai eu une affaire.

ERNEST, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc, une affaire?

SAINT-LÉON.

Et si j'ai le bonheur de tuer mon adversaire...

ERNEST, *à part.*

Tuer! comme il y va.

SAINT-LÉON.

Vous verrez comme j'en découds.

Air : *C'est bien le plus joli corsage.*

Je connais la tierce et la carte,
Mon frère était un bon tireur ;
Et je ne perdrais pas la carte,
En face du plus fort bréteur ;
Je veux en nous coupant la gorge,
Vous montrer plus d'un coup secret...

Ah!... (*Il se fend.*)

Je toucherais, je crois, Saint-George...

ERNEST, *à part.*

Il dit qu'il toucherait Saint-George...

(*Haut.*) Je ne me bats qu'au pistolet.

SAINT-LÉON.

Eh bien ! je suis votre homme.

Même air.

Au pistolet, je suis de force
A lutter avec les fameux ;
J'ai brûlé bien plus d'une amorce,
Un écu je le coupe en deux.
A la chasse, chacun s'arrête ;
On est étonné de mes coups :
Je tue à deux cents pas ma bête...

ERNEST, *à part.*

Il tue à deux cents pas sa bête...

SAINT-LÉON.

Mon ami, prenez-garde à vous.

ERNEST, *se radoucissant.*

Peste, je ne vous savais pas aussi adroit... c'est bien, fort bien... nous chasserons ensemble.

SAINT-LÉON.

Nous nous battons, d'abord.

ERNEST.

Plus tard... nous verrons... que diable, il faut le temps de mettre un peu d'ordre dans ses affaires... j'en ai beaucoup.

SAINT-LÉON, *avec bonhomie.*

C'est que voyez-vous ce soir, j'écris à mon frère le capitaine, et j'aurais été bien aise de lui marquer que j'avais tué mon homme.

ERNEST. /

Tué ! ne plaisantez donc pas avec ce mot-là.

SAINT-LÉON.

Allons, blessé, si cela vous convient mieux.

ERNEST.

Ni l'un ni l'autre.

SAINT-LÉON.

Vous avez tort.

Air : *De Marianne.*

On dit partout dans le village,
Que vous êtes un peu poltron ;
Faites cesser ce bavardage,
Venez avec moi sans façon.
Là, dans un coin,
Et sans témoin,
Nous causerons,
Et nous nous alignerons ;
Si par malheur,
Vous manquez d' cœur,
Nul ne l' saura,
Entre nous ça s' pass'ra :
Et si d' mon art toujours esclave,
J' peux vous fair' d' un coup d' espadon,
Une balafre sur le front,
Vous aurez l' air d' un brave.

ERNEST, *à part.*

Bien obligé. (*haut.*) Ah ça! mon cousin...

SAINT-LÉON.

Tiens, nous sommes donc cousins, à présent ?

ERNEST.

Parbleu! si vous épousez ma cousine... Nous avons assez plaisané... les braves gens s'entendent toujours. D'ailleurs, j'ai des créanciers, ma vie leur appartient; ça ne serait pas honnête de me faire tuer au moment de les payer.

SAINT-LÉON.

Vous avez raison, mais comme je vous le disais, une petite balafre au visage... ça ne peut pas faire de tort à un jeune homme.

ERNEST.

Ah! mon ami, vingt femmes à Paris en mourraient de douleur... Je vous tiens pour un luron qui ne recule pas. Tout cela n'est qu'un mal-entendu... j'ai voulu vous éprouver, vous me faites des excuses...

SAINT-LÉON, *avec dignité.*

Hein!

ERNEST, *vivement.*

Je les reçois... ma cousine prononcera entre nous ; si elle vous préfère, n'en ai-je pas cent autres !... adieu, mon cousin, j'ai une visite à faire dans le voisinage. Il faut que je vous quitte.

SAINT-LÉON.

Un moment !

ERNEST, *revenant sur ses pas.*

Quoi, mon cousin ?

SAINT-LÉON, *lui prenant la main et la serrant.*

Pas un mot de ce qui s'est passé entre nous deux.

ERNEST.

Pas un mot, cousin.

SAINT-LÉON.

Vous entendez !

ERNEST, *faisant la grimace.*

Aii : *Mon Galoubet.*

Oui, mon cousin, (*bis.*)

J'entends ce langage à merveille.

SAINT-LÉON, *le menaçant.*

Si vous parlez avant demain,

Comme en ces lieux je vous surveille,

Je vous couperais une oreille.

ERNEST, *troublé.*

Oui, mon cousin. (*bis.*)

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VII.

SAINT-LÉON, *seul.*

Et j'ai pu croire qu'un tel homme était aimé !.. C'est égal, voilà la parenté établie sur des bases solides. J'aperçois son valet, que me vent-il ?

SCÈNE VIII.

SAINT-LÉON, FRONTIN. (*Il entre par le côté opposé à la sortie de son maître.*)

FRONTIN, *à part.*

Mon maître le quitte... il aura sans doute commencé à le

mystifier.. il faut que j'achève son ouvrage. Faisons d'abord ma commission. (*Haut.*) Serviteur à M. Eustache Florimont.

SAINT-LÉON.

Je sais mon nom. (*A part.*) Voilà un drôle qui vient aussi chercher une leçon. (*Haut.*) Quoiqu' c'est?

FRONTIN, *à part.*

Oh! quoiqu' c'est! comme ça parle! (*Haut.*) Monsieur Eustache, Marton m'a chargé de vous prévenir que mademoiselle Elisa veut avoir un entretien avec vous.

SAINT-LÉON.

Je n'avons rien à refuser à mademoiselle Elisa.

FRONTIN, *à part.*

Je n'avons... (*Haut.*) Comment se fait-il que vous, qui êtes paysan, vous vouliez épouser une demoiselle qui a été élevée à la ville?

SAINT-LÉON.

Parce que je l'aimons.

FRONTIN.

Si vous l'aimez, je ne crois pas qu'elle vous aime, elle... Il me semble qu'un paysan ferait mieux d'épouser une paysanne.

SAINT-LÉON, *à part.*

Je vois que le valet ressemble au maître. (*Haut.*) Ah ça! monsieur le domestique, savez-vous que vos apostrophes ne me convenent pas.

FRONTIN, *d'un ton railleur.*

Quoi donc!... monsieur Eustache.

SAINT-LÉON.

Air : *A soixante ans.*

A mes dépens est-ce que vous voulez rire?
Depuis un' heur' vous m'app'lez paysan ;
Sans vous fâcher, permettez-moi ti' vous dire
Qu'un paysan vaut ben un suffisant.
Avec un mot j' pourrions vous faire taire ;
Monsieur l' valet, faut ben qu'on trouv' chez nous :
Des gens comm' moi pour labourer la terre,
Afin d' nourrir des paresseux comm' vous.

FRONTIN, *à part et le regardant.*

Diable! voilà un fermier qui a la réponse dure. (*Haut.*) Écoutez, si vous vous fâchiez, vous auriez tort. Ce que

j'en disais, c'était pour vous... Vous venez de causer avec mon maître; vous devez être préparé à tout: il est votre rival; la petite a des yeux; elle l'épouse, et vous renvoie à la ferme... Il ne faut qu'un peu de logique pour deviner tout cela.

SAINT-LÉON.

Je voulons l'entendre de sa bouche.

FRONTIN.

Tenez, vous m'avez l'air d'un bon enfant...

SAINT-LÉON.

Vrai?

FRONTIN.

Vous m'inspirez de l'intérêt; je vais vous donner un conseil.

SAINT-LÉON.

Voyons.

FRONTIN.

N'attendez pas le résultat de cette entrevue. C'est une tache; voyez-vous, que de recevoir un congé en face. Vos deux gros chevaux de labour sont encore attelés à votre cariole d'osier; prenez votre parti en brave; et filez.

SAINT-LÉON.

Partir sans voir Elisa, sans lui accorder l'entretien qu'elle m'a demandé!... oh! ça serait malhonnête... et tout paysan que je suis, je connais la civilité.

FRONTIN.

Faites-lui ce petit plaisir-là!

SAINT-LÉON.

Et à monsieur Ernest, n'est-ce pas? mais je suis fermier picard... j'ons la tête chaude, et avant de partir, je veux dire un mot à mon rival. (*quittant l'accent paysan, et prenant Frontin par l'oreille.*) Et à vous aussi, mons Frontin.

FRONTIN.

Laissez donc; monsieur, vous me manquez.

SAINT-LÉON.

Non... je veux que vous prêtiez l'oreille aux conseils que j'ai à vous donner à mon tour. (*Avec dignité.*) Sachez que l'impudence ne sied à personne; qu'un valet doit être honnête avec ses égaux, respectueux avec ses maîtres. (*Lui lâchant l'oreille, et indiquant le chapeau que Frontin a sur la tête.*) Otez cela. (*Frontin étonné, n'a pas l'air de comprendre. Saint-Léon jetant son chapeau.*) Qu'est-ce que c'est donc?

(Lui donnant une chiquenaude sur le nez). La tête haute!...
et attention!

FRONTIN, se redressant.

Tiens, il ne parle plus en campagnard!

SAINT-LÉON, lui commandant.

Approchez cette table.

FRONTIN.

Oui, monsieur Eustache.

SAINT-LÉON.

Du papier, une plume, de l'encre. (Tandis que Frontin lui prépare tout.) Il faut obéir à mon père. Les deux heures sont bientôt écoulées. (s'asseyant à table et prenant la plume.) Quoiqu'il arrive, je dois me faire connaître. (Brusquement, à Frontin qui veut s'exquiver.) Demeure et attends mes ordres.

FRONTIN, s'arrêtant tout-à-coup, et collant ses mains sur ses cuisses.

Je suis cloué, monsieur.

SAINT-LÉON, à part, et écrivant.

Avant que cette lettre soit parvenue, mon sort sera décidé... (Il achève d'écrire, cache la lettre et la donne à Frontin. Pendant ce tems, Frontin prend le bâton que St.-Léon a déposé sur une chaise et le cache dans un coin.) Prends cette lettre.

FRONTIN.

Je prends.

SAINT-LÉON, regardant sa montre.

Dans une demi-heure, remets-la à monsieur Gercour; dis-lui que tu la tiens d'un voyageur qui a continué sa route. Si tu me trahis... (Il fait un geste menaçant.)

FRONTIN.

Je n'ai garde.

SAINT-LÉON.

Sors.

FRONTIN.

Je sors.

SAINT-LÉON.

Non, reste.

FRONTIN.

Je reste.

SAINT-LÉON.

Prends cette bourse.

FRONTIN.

Moi?

SAINT-LÉON.

Oui, toi. (*Il remonte la scène. Bas.*) Elisa porte ses pas de ce côté. (*Haut à Frontin.*) Allons, en route, et n'oublie pas mes ordres.

Air : *Au tactac du Tambourin.*

Sans tarder, porte à l'instant
Cette lettre à son adresse ;
Surtout songe à ta promesse ;
Ou frémis du châtiment.
Je sais punir, dieu merci,
L'insolent qui me harcèle,
Et récompenser aussi
Le valet qui m'est fidèle.

ENSEMBLE.

SAINT-LÉON.

Sans tarder, porte à l'instant, etc.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! si je porte à l'instant
Cette lettre à son adresse ;
Si je rempli ma promesse,
C'est crainte du châtiment.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE IX.

SAINT-LEON, *seul.*

La voilà... fasse l'amour que je n'aie pas à me repentir d'avoir pris ce déguisement.

SCÈNE X.

SAINT-LEON, ELISA.

(*Dans le commencement de cette scène, Saint-Léon conserve les manières et le langage d'un paysan. Les momens où il les quitte sont indiqués.*)

SAINT-LÉON, *avec timidité.*

Vous avez désiré, mamzelle, avoir un entretien avec moi ça me fait plaisir, et ça me fait peur tout ensemble.

ÉLISA, *sans le regarder.*

Monsieur, c'est que ce que j'ai à vous dire est fort embarrassant.

SAINT-LÉON.

Ça tombe bien... j'ai aussi queuqu' chose à vous dégoiser qui ne laisse pas de me coûter.

ÉLISA.

Mon père a connu le vôtre anciennement?

SAINT-LÉON.

Oui, mamzelle, et y n'y a pas de jour qu'il nes'en félicite, et ne nous dise le plus grand bien de M. Gercour.

ÉLISA.

Sans savoir si nos cœurs pourraient sympatiser, un mariage a été projeté...

SAINT-LÉON.

Je venons pour ça, mamzelle, si toutefois vous n'y apportez pas trop de répugnance.

ÉLISA.

De la répugnance...

SAINT-LÉON.

Dame, il serait possible que vous, qui avez été élevée à Paris, vous trouviez que le fils d'un fermier...

ÉLISA.

Ce n'est pas cela qui m'empêcherait de devenir votre épouse... le fils d'un fermier en vaut bien un autre à mes yeux.

SAINT-LÉON, à part.

Voilà qui me rassure un peu.

ÉLISA.

Mais... (à part.) Il ne me comprend pas.

SAINT-LÉON.

J'ons ben hésité, mamzelle, avant d'oser venir comme ça...

Air : *Hair est une folie.*

Hier, je dis à mon père :
« Vous m'envoyez prendr' là-bas,
» Une femme qui n' me connaît pas;
» Elle me r'fusera p't-être hélas!
» Si quelqu'autr' a su lui plaire. »
Mamsell', dit's-moi franchement
Si vous avez un amant :
Dans ce cas, j' vous ferais grâce
D' ma présence et de mes soins;
Mais comme je m' mets à sa place,
Je n' vous en aim'rais pas moins.

ÉLISA, *troublée.*

C'est singulier, comme il s'exprime avec délicatesse!

SAINT-LÉON.

Ah! oui, mamzelle, je vous le dis avec la franchise d'un bon garçon : si en m'épousant, vous ne faisiez que céder à la volonté de monsieur votre père, j'aimerais mieux ne jamais être votre mari... Je n'ai pas beaucoup d'éducation, encore moins d'éloquence, mais j'ons un cœur franc, un caractère droit, et je ne voudrais pas devoir votre main à un acte de docilité, qui pourrait, dans la suite, vous coûter des regrets.

ÉLISA.

Plus je l'entends, et plus le son de sa voix me rappelle... (*Haut et le regardant un peu.*) Monsieur, de tels sentiments sont trop honorables pour que je n'y réponde pas par un aveu sincère... je vous crois capable d'une action noble et généreuse.

SAINT-LÉON, *avec sentiment.*

Ah! vous avez ben raison... je suis capable de tout pour votre bonheur.

ÉLISA, *avec chaleur et le regardant.*

Vous m'encouragez à vous ouvrir mon âme... l'amour, ce sentiment qui unit deux cœurs à la première vue...

SAINT-LÉON, *vivement.*

Vous l'avez éprouvé, mademoiselle?

ÉLISA, *embarrassée.*

Je ne dis pas cela.

SAINT-LÉON.

Soyez sincère... moi, je vous avouerais que tantôt je n'ai pas dit la vérité...

ÉLISA.

Expliquez-vous!

SAINT-LÉON.

Quand vous aurez répondu à ma question.

ÉLISA, *tremblante.*

Eh bien!.. monsieur... mon cœur s'est donné...

SAINT-LÉON, *à part.*

Quel espoir!

ÉLISA.

Et vous ne devriez qu'à l'obéissance...

SAINT-LÉON.

C'est drôle , ça... moi aussi , mamzelle , j'en aime une autre... je l'aimerons toujours.

ELISA , *à part.*

Serait-il possible !

SAINT-LÉON.

Je vous ai trompée quand je vous ai dit que je n'avais jamais quitté la ferme... Ah ! j'ai été à Paris... (*Sans accent.*) C'est là que , dans un bal , je vis une jeune personne charmante.

ELISA , *à part.*

Que signifie ?.. cette voix...

SAINT-LÉON , *avec feu et sans accent.*

Regardez-moi , ma chère Elisa , je suis Saint-Léon , ce jeune homme , qui , chez madame de Forlis , osa presser cette main chérie ; qui , sans vous parler , sut vous dire qu'il vous aimait... Ce langage des yeux a-t-il été compris par votre cœur ? et cet amant , forcé de s'éloigner de ce qu'il avait de plus cher au monde , a-t-il obtenu un regret , laissé un souvenir ?

ELISA.

Quoi ! Saint-Léon , une absence de deux ans !..

SAINT-LÉON.

Deux siècles !.. mais je n'ai pu vous oublier un moment. La gloire même , cette idole des Français , n'a pu me distraire de vous ; je l'ai cherchée pour avoir plus de droits à vous plaire. Elisa , les momens sont précieux , dites ce que je dois espérer.

ELISA , *baissant les yeux.*

Je ne sais ; mais , lorsque je vous priais de renoncer à moi , c'était , je crois , pour me conserver à vous. Mais que dira mon père , s'il vous reconnaît ?

SAINT-LÉON.

Soyez tranquille. (*trois heures sonnent à la pendule. (à part.)*) Les deux heures sont écoulées ; Frontin aura remis ma lettre à M. Gercour... hâtons-nous.

ELISA.

D'où vient ce trouble ?

SAINT-LÉON.

Elisa , il faut que je vous quitte.

ELISA.

Déjà.

SAINT-LÉON.

Air : *Ma mie , ma douce amie ,*

Ma mie ,
Ma douce amie ,
Pour un moment , séparons-nous ;
Ma mie ,
Toute ma vie ,
Je n'aimerai que vous ,
Jamais , je n'aimerai que vous .

ÉLISA.

Ce déguisement...

SAINT-LÉON.

A vos yeux est une folie ;
Mais plus d'un amant ,
Pour sa belle en a fait autant .

ENSEMBLE.

SAINT-LÉON.

Ma mie , etc.

ÉLISA.

Sa mie ,
Sa douce amie ,
Que pour moi ce moment est doux !
Ma vie ,
Toute ma vie ,
Je n'aimerai que vous .

(*Saint-Léon lui baise la main et sort .*)

SCÈNE XI.

ELISA , seule.

Je ne reviens pas de ma surprise ! quoi ! au bout de deux ans , il se souvient encore de moi .

Air : *De Julie .*

Je le revois , ouïc'est lui-même ,
C'est l'amant du choix de mon cœur ;
Il revient , il me dit qu'il m'aime ;
Et rien ne manque à mon bonheur ,
Mais à son serment puis-je croire ?
Je le dois , s'il jure en ce jour
D'être aussi fidèle à l'amour ,
Qu'il le fut toujours à la gloire .

SCÈNE XII.

ELISA, MARTON.

MARTON, *accourant.*

Grande nouvelle, mademoiselle ! grande nouvelle ! votre provincial est congédié... il retourne à sa ferme.

ELISA.

Que veux-tu dire !

MARTON.

Air : *Allez-vous en, gens de la noce.*

Si vous aviez vu quel air drôle,
Avait ce pauvre prétendu ;
Il n'a pas dit une parole...
D'honneur, il était confondu.

Moi, je sautais
Comme une folle,
Pendant qu'il faisait ses paquets ;
Et je riais,
Et je disais :

Allez-vous en vite en cariole ;
Pas de noce pour vous,
Chez nous.

(*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah !

ELISA, *à part.*

Saint-Léon partirait !..

MARTON, *à part.*

J'ai envie de me faire honneur de l'aventure. (*haut.*) Et c'est moi, mademoiselle, qui ai tenu tête à monsieur votre père... qui lui ai dit que... ce serait indigne de vous donner à un homme que vous n'aimez pas... à un paysan, un... que sais-je, moi, tout ce j'ai dit.

ELISA, *vivement.*

Et de quoi vous mêlez-vous, mademoiselle ?

MARTON, *étonnée.*

Vous ne m'entendez donc pas ?.. il part, vous dis-je, et ne sera jamais votre mari... je le congédie, je le renvoie.

ELISA.

Il part !

MARTON.

Oui, et c'est moi...

ELISA , avec dépit.

Qui vous a chargée de ce soin , mademoiselle?.. courrez... qu'il revienne!.. je vous défends de reparaitre à mes yeux sans lui!.. sortez , et laissez-moi. (Elle pleure.)

MARTON , à part.

Comment! elle n'en voulait pas ce matin , et voilà qu'elle m'envoie courir après! (haut.) Doucement , mademoiselle , puisque vous prenez la chose ainsi , je vais vous dire la vérité : je ne suis pour rien dans tout cela ; c'est monsieur votre père qui a reçu une lettre... il vient... (à part , et regardant Elisa.) Par exemple , voici un caprice de jolie femme bien conditionné... ce que c'est que de nous !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES , GERCOUR , ERNEST , FRONTIN.

GERCOUR , entrant gaiement.

Air : Non , non , point de pardon.

Oui , oui , oui ,

C'est fini ;

Sèche tes larmes ,
Et calme tes alarmes ;

Oui , oui , oui ,

C'est fini ,

Tu n'auras pas Florimont pour mari.

ÉLISA , avec chaleur.

Eh! quoi , Florimont!...

GERCOUR.

Est un bon garçon ,
Mais qui ne pouvait
Devenir ton fait.

ÉLISA , embarrassée.

Mon père , pourtant ,

GERCOUR.

Allons , mon enfant ,
Puisqu'il est parti ,
J'en prends mon parti.

ENSEMBLE.

ERNEST , FRONTIN , MARTON.

Oui , oui , oui ,

C'est fini ;

Séchez vos larmes,
Et calmez vos alarmes ;
Oui, oui, oui,
C'est fini,
Vous n'aurez pas Florimont pour mari.

ERNEST.

Ma chère petite cousine, permettez que je vous félicite..!

ELISA, *avec humeur.*

Laissez-moi tranquille ; vous m'ennuyez !

MARTON.

D'abord, moi, je n'aurais jamais pu me décider à vous appeler madame Eustache.

ELISA, *sévèrement.*

Taisez-vous !

GERCOUR.

Va, va, ma bonne amie, je t'aime trop pour te sacrifier : tu n'épouseras pas ce lourdaud de fermier.

ELISA.

Cependant, malgré son ton familier, il paraissait avoir de bons sentimens.

GERCOUR.

Tu crois ?.. oh ! c'était un homme trop simple, et j'ai en vue pour toi un autre parti !

ELISA, *effrayée.*

Un autre parti !

GERCOUR, *avec malice.*

Oui, tiens, lis cette lettre.

MARTON, *à part.*

Ma foi, je n'y suis plus !

ELISA, *lisant*

« Monsieur, je me suis présenté chez vous sous les habits
» de mon frère ; je voulais voir mademoiselle votre fille, pé-
» nétrer les sentimens de son cœur ; mon père s'est prêté à
» ma ruse, mais il a exigé que je me fisse connaître deux
» heures après mon arrivée ; elles sont prêtes à s'écouler, et
» quoique je sois incertain de mon sort, je n'hésite pas à tenir
« ma parole. Je suis Florimon de Saint-Léon, capitaine de
» hussards, celui que votre ami destinait à votre fille. Per-
» mettez-moi d'implorer mon pardon à ses pieds. »
(*Embrassant son père.*) Ah ! mon père !

Le Paysan Picard.

5

MARTON.

Quoi, le fermier n'était pas un paysan !

FRONTIN, *se frottant l'oreille.*

Je m'en suis bien aperçu.

ERNEST, *à part.*

Oh ! que j'ai bien fait de filer doux. Un homme qui coupe un écu de six francs en deux, m'aurait joliment donné la monnaie de ma pièce.

MARTON.

Et moi qui n'ai rien deviné ! que vont dire les Lisette et les Dorine du département ?

GERCOUR.

Mais où diable est-il ce capitaine ?

FRONTIN, *montrant Saint-Léon qui entre.*

Le voilà.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES. SAINT - LEON.

GERCOUR.

Venez, mon gendre. Voilà une jeune personne qui ne voulait pas du fermier Florimont, mais qui veut bien de Florimont, capitaine de hussards.

ERNESE, *plaisantant.*

Parbleu ! je crois bien... « Rien ne plaît tant aux yeux » des belles que le courage... »

MARTON, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon ; ça ne vous regarde pas.

SAINT-LÉON, *à Gercour.*

Quoi, monsieur, vous consentez ?..

GERCOUR.

De tout mon cœur, mon cher Florimont.

ERNEST, *avec affectation.*

Mon cousin le capitaine veut-il permettre que je lui serre la main... j'ai toujours aimé les militaires.

Air : *De Julie.*

Tantôt, malgré votre menace,
Je vous croyais un bon fermier picard ;
Je vous aurais plutôt cédé la place,
Si j'avais su que vous fussiez hussard.

MARTON.

D'un amour pour vous indocile,
Vous vous seriez épargné les douleurs ;
Car nos soldats savent prendre les cœurs,
Comme ils savent prendre une ville.

FRONTIN.

C'est véridique

ERNEST.

C'est égal ; avouez qu'en me trouvant dans cette maison ,
je vous ai fait peur.

SAINT-LÉON, *riant*.

Vous avez eu plus peur que moi : au reste , il faut que
chacun ait son tour.

VAUDEVILLE.

ERNEST.

Air : *Vaudeville du concert d'amateurs*.

Adoré de toutes les belles,
Lorsque j'entre dans un salon,
Je souris à chacune d'elles,
Car je suis un vrai papillon.
Devant leurs maris bons apôtres,
Je voltige une heure à l'entour,
Puis je cède ma place aux autres :
Il faut que chacun ait son tour.

ÉLISA.

Un époux mérite le blâme,
Lorsqu'il veut toujours commander ;
On ne trouve pas une femme,
Toujours disposée à céder.
Quand l'un gronde, l'autre plus sage,
Doit rire tout le long du jour ;
Car pour être heureux en ménage,
Il faut que chacun ait son tour.

FRONTIN, à Marton.

Si tu deviens ma ménagère,
Je vais te dire mon secret :
Je ne te quitterai, ma chère,
Que pour aller au cabaret ;
Tu me verras toujours le même,
Fêtant le vin, fêtant l'amour,
Quand on a soif et quand on aime,
Il faut que chacun ait son tour.

GERCOUR.

Pendant dix ans on vit Valère,
Redouté de tous les maris,
Chaque tour qu'il pouvait leur faire,
Il le contait à ses amis.
Mais enfin dieu d'hymen l'engage,
Et clairement lui prouve un jour ;
Qu'en tout... et même en mariage,
Il faut que chacun ait son tour.

SAINTE-LÉON.

De la paix nous goûtons les charmes ;
Aussi tous nos vieux grenadiers,
Du bruit des camps et des alarmes,
Se reposent sur leurs lauriers
Mais si le salut de la France
Aux armes nous appelle un jour,
Les jeunes prendront sa défense ;
Il faut que chacun ait son tour.

MARTON, *au public.*

Quoiqu'à vous plaire l'on s'applique ;
Avant d'obtenir un succès,
Nous voyons souvent la critique
Faire la guerre à nos couplets ;
Loin de tromper notre espérance,
Ah ! messieurs, faites qu'en ce jout
Ce soit le tour de l'indulgence ;
Il faut que chacun ait son tour.

2017 63

FIN.